

France, à peine échappée aux tempêtes d'une longue suite de révolutions, semblait ne prendre aucune part au mouvement qui portait les esprits vers cette partie intéressante de l'histoire de l'esprit humain. Ce fut au point que M. de Volney en prit occasion dans un discours qu'il prononça à une réunion des membres de l'académie française, de reprocher vivement, j'ose même le dire, durement à ses compatriotes ce qu'il appelait leur *inexpérience* dans la philosophie des langues et leur *infériorité* dans cette science, relativement aux étrangers ¹.

L'illustre philologue savait bien cependant que ce reproche était loin d'être mérité; il savait bien que la patrie des Arnaud, des Lancelot, des Dumarsais, des de Brosses, des Beauzée, des Gêbelin ², des Condillac et de tant d'autres qu'il serait trop long de nommer, que la France,

¹ *Discours sur l'étude philosophique des langues, lu à l'Académie française, dans sa séance du premier mardi de décembre 1819, par M. le comte de Volney. 4^e édition, Paris, 1821.*

² L'auteur de ce mémoire était secrétaire de Court de Gêbelin dans les années 1776 et 1777 et est demeuré son correspondant et son ami jusqu'à sa mort. Il saisit cette occasion de payer un juste tribut à la mémoire de cette illustre savant et excellent homme.